

Études littéraires africaines

Interculturel francophonies, n°36 (David Jaomanoro :
Madagascar-Mayotte, d'une île l'autre, dir. Dominique
Ranaivoson), novembre-décembre 2019, 165 p. –
ISBN 978-8-895-34335-8



Bernard De Meyer

Numéro 51, 2021

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1079633ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1079633ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

De Meyer, B. (2021). Compte rendu de [*Interculturel francophonies*, n°36 (David Jaomanoro : *Madagascar-Mayotte, d'une île l'autre*, dir. Dominique Ranaivoson), novembre-décembre 2019, 165 p. – ISBN 978-8-895-34335-8]. *Études littéraires africaines*, (51), 294–296. <https://doi.org/10.7202/1079633ar>

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2021

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

gence de la notion de modernité. La place de l'école de Poto-Poto, en particulier, permet d'analyser la manière dont se définit, par jeux de pouvoirs interposés, une « modernité » au sein du « roman national » congolais.

Enfin, des études très générales ont trait à l'Afrique dans son ensemble. Catherine Coquery-Vidrovitch signe ainsi un texte consacré aux « routes de l'Afrique dans l'histoire », texte qui fait écho à l'exposition « L'Afrique des routes » qui s'est tenue au Musée du Quai Branly en 2017. Richard Kuba s'intéresse à l'art de Benin-City au Nigéria et aux notions de « pillage » et de « patronage », ce qui n'est pas sans faire écho aux questions contemporaines relatives à la restitution des objets d'arts africains, mais qui semble bien éloigné du FESMAN proprement dit.

Ce volume est donc très hétérogène. Il n'en offre pas moins des éclairages précieux sur le déroulement concret du festival, sur les espoirs qu'il a suscités et sur les traces laissées dans les mémoires. Davantage de liens auraient pu être faits avec le groupe de recherche consacré aux mémoires des festivals panafricains (PANAFEST Archive), et notamment avec les travaux de Dominique Malaquais. Pour autant, la parution de ce volume important est à saluer, et elle appelle à engager de nouveaux travaux de recherches sur les archives et les traces de ces festivals panafricains.

Elara BERTHO

REVUES

***Interculturel francophonies*, n° 36 (David Jaomanoro : Madagascar-Mayotte, d'une île l'autre, dir. Dominique Ranaivoson), novembre-décembre 2019, 165 p. – ISBN 978-8-895-34335-8.**

Depuis ses débuts en 2001, la revue *Interculturel francophonies*, publiée par l'Alliance Française de Lecce, a montré un intérêt particulier pour les littératures indianocéaniques. Ainsi, elle a publié des numéros consacrés à des littératures nationales (Madagascar, les Comores, ainsi que l'île Maurice et La Réunion réunies dans un seul numéro), à des auteurs (Raharimananana, Jacques Rabemananjara) ou encore à des thèmes (identités, langues et imaginaires dans le numéro 4 de 2004). La 36^e livraison propose des approches originales et variées de la personnalité et de l'œuvre de David Jaomanoro (1953-2014), écrivain moins connu à l'international, mais dont les œuvres complètes ont été publiées en 2017 par la maison d'édition Sépia : ce volume en constitue la suite logique.

Jaomanoro, « pilier le plus ferme de l'écriture francophone à Madagascar » (p. 9), selon l'expression de Serge Meitinger reprise dans l'introduction de l'ouvrage, a rédigé des poèmes, des pièces de théâtre et des nouvelles, ces dernières étant devenues son genre de prédilection. À l'exception de quelques années passées dans la capitale malgache lors de ses études

universitaires, il a principalement vécu dans le Nord de la Grande Île, puis s'est exilé à Mayotte. Par ailleurs, avant la publication de ses œuvres complètes, une grande partie de ses écrits demeurait inaccessible. Ces différents facteurs expliquent qu'il n'a pas connu la même renommée que d'autres écrivains malgaches qui, bien qu'un peu plus jeunes, ont commencé leur carrière en même temps que David Jaomanoro, en particulier Jean-Luc Raharimanana, lequel souligne l'influence que ce « grand frère » a eue sur sa propre production littéraire.

L'ouvrage est divisé en trois sections. La première, qui est consacrée à l'homme et à l'œuvre, est composée de trois articles. Dans un très bel essai, Ornella Cynthia Parfait situe D. Jaomanoro dans le paysage littéraire indianocéanique et, s'inspirant du concept de littérature mineure de Deleuze et Guattari, illustre la singularité de l'écriture de ce fils d'Antsiranana, en particulier dans son dernier recueil. Elle indique comment sa production littéraire est à la fois un prolongement de son engagement socioculturel et une façon de nourrir celui-ci. Cet aspect est mis en valeur par Cerveau Kotoson, acteur culturel dans le Nord de l'île, qui a mis en scène des textes de D. Jaomanoro. Dans sa contribution à l'ouvrage, le jeune metteur en scène décrit les efforts fournis par son aîné, ainsi que par l'écrivain mahorais Nassur Attoumani et lui-même, à partir du festival régional Francojeune en 2000, pour promouvoir la littérature parmi la jeunesse locale. D'autres souvenirs, qui remontent aux années 1980, sont égrenés par Raharimanana : l'université, le Prix Jean-Joseph Rabearivelo décerné à D. Jaomanoro à l'occasion du cinquantenaire du grand poète merina, mais surtout deux destins entrecroisés et « une fraternité des lettres » (p. 39) placée sous le signe de la violence.

La deuxième section rassemble des lectures de quelques textes de l'auteur antsiranananais. Andrea Calì propose, dans une analyse essentiellement thématique, une description du personnage féminin dans un recueil de 2006, *Pirogue sur le vide*. Dans un article bien renseigné, Linda Rasoamanana analyse deux nouvelles, « Pierrot » et « Ndzka Lapiné » ; maniant à la fois les concepts de *coping* et de résilience, l'intertextualité (principalement hugolienne) et la mythologie, elle montre l'importance d'éléments géographiques locaux, ici la mangrove, dans la production du sens. Viennent ensuite deux contributions de Dominique Ranaivoson, qui a coordonné ce volume. Dans la première, elle indique comment David Jaomanoro utilise des formes littéraires et artistiques locales comme le *kabary*, faisant ainsi de ses fictions un lieu de questionnement à propos de cet apport culturel. Dans sa deuxième contribution, c'est le théâtre jaomanorien qui est à l'honneur, un théâtre dont D. Ranaivoson met en valeur la dimension comique : à l'instar de ce qu'on observe dans les nouvelles, il s'agit d'un comique de situation, qui touche aux problèmes structurels de la société malgache et qui, dans des pièces comme *La Retraite* ou *Le Dernier Caïman*, vire au tragique.

La troisième section, enfin, s'attarde sur la « circulation des textes » (p. 129), que ce soit par la mise en scène ou la traduction. Elle est constituée de deux entretiens conduits par D. Ranaivoson : le premier avec le metteur en scène Cerveau Kotoson et des acteurs de sa troupe, le deuxième avec deux traducteurs américains qui ont chacun traduit un texte court de Jaomanoro. Se pose donc, indirectement, la question de la survie à la fois d'une œuvre et d'un écrivain, aussi bien dans un contexte local, dynamique à souhait, que dans des sphères internationales plus éthérées. Les deux traductions mentionnées ont paru dans un numéro de 2015 de la revue en ligne *Words without borders*, précédés d'une introduction qui déplore qu'aucun roman malgache n'avait encore été traduit en anglais (lacune qui a été comblée depuis lors, puisque des romans de Raharimanana et Johary Ravaloson ont paru dans la langue de Shakespeare).

Cet ouvrage, qu'il faudrait donc lire conjointement avec les œuvres complètes, se situe dans le même élan de (re-)connaissance ; grâce à des études variées, il révèle la richesse de l'œuvre de D. Jaomanoro, « aboutie » (p. 28) selon C. Parfait, « inachevée ? » (p. 39 ; on note le point d'interrogation) d'après Raharimanana, et constitue une invitation à l'explorer et à la sonder à notre tour.

Bernard DE MEYER

***Research in African Literatures*, (Bloomington : Indiana University Press), vol. 51, n°1 (*African Audiences : Making Meaning across Media*, dir. Ruth Bush & Claire Ducournau), printemps 2020, xv-188 p. – ISSN 1527-2044.**

Les précédents travaux de Ruth Bush et de Claire Ducournau considéraient déjà la littérature autrement que comme une simple production textuelle, en se penchant sur les conditions pragmatiques, économiques et institutionnelles de la création. Dans le sillage des études de Karin Barber sur les arts populaires en Afrique (1987), ce numéro de *Research in African Literatures* nous invite à redéfinir les contours de la littérarité et de la production culturelle. C'est ce que les neuf articles se proposent de faire en élargissant le corpus d'étude aux médias en général, mais surtout en partageant un même parti pris théorique : « la réception et la circulation jouent un rôle fondamental dans la production elle-même, et c'est pour cette raison que ce numéro prend la réception comme point de départ » (p. IX ; nous traduisons).

La première partie du numéro aborde des objets culturels que le recul de plusieurs décennies et la disponibilité des archives permettent désormais d'appréhender. Stephanie Newell analyse les stratégies de *marketing* du groupe britannique UAC dans ses propres journaux : finalement incapable de se défaire des préjugés raciaux, le groupe avait néanmoins essayé